

La critique des livres

Je ne saurais parler ici des *Pages de journal*, publiées à Alger, que quelques-uns de mes confrères ont déjà commentées dans des revues. Je ne possède pas encore le livre. Encore moins analyserai-je des commentaires dont la sagacité ne m'apparaît pas toujours. Quelques citations que l'on fait me paraissent choisies de façon tendancieuse. Il faut se reporter aux dates, se souvenir de l'affreux désarroi qui suivit les combats perdus. Au reste, dès longtemps, les positions étaient prises. Celle de Gide était trop bien définie — et « l'événement enfonça chacun dans son sens » — pour que l'espèce de soupçon qu'on semble vouloir faire planer sur lui ici ou là ne me paraisse pas une indiscretion de partisan. Partisan, c'est ce que Gide, à aucun moment de sa vie, n'a voulu être. Les événements de 1940 l'ont manifestement touché jusqu'au fond, jusqu'au retour sur soi-même. Mais la bonne volonté, l'abnégation même n'endorment pas son sens critique. Il fait aussitôt usage de celui-ci et non pas sans clairvoyance. Sa manière, cependant, n'est pas de nier en bloc les asser-

tions de l'adversaire. La vérité est chose nuancée et complexe. C'est pourquoi Gide est de tous les hommes celui qu'il est le moins aisé de juger sur des citations tronquées...

Qu'on lui cherche querelle pour telle note datée du 14 juin ou du 28 septembre, qu'on loue sa perspicacité ou qu'on blâme une heure d'aveuglement, cela n'a pas autrement d'importance. Mais c'est faire preuve d'une étrange et regrettable faculté d'oubli. Gide a fait aussitôt figure d'opposant. Ne se souvient-on plus déjà que la « Révolution nationale » n'eût pas en lui assez de griefs et d'opprobres ? Il était le premier des écrivains coupables du désastre ; il répondait pour une jeunesse énervée par les Jeux de l'esprit. Il était le grand perversif. Dans les lettres, l'ennemi n° 1 du régime. Rappelerez-vous aussi qu'avant beaucoup d'autres, Gide a rompu tout lien avec la N.R.F. de Drieu la Rochelle ?... Mais il est décidément dans sa destinée et sa nature qu'il soit sans cesse en butte aux attaques des partis.

Plus que par les faiblesses de ceux qui souffrent avec le vent, je suis heurté par l'esquive de timidité et de gêne avec lesquelles certains nous parlent de Gide. Cela me paraît un signe assez alarmant. Si la liberté de l'esprit était de nouveau menacée, serait-elle si pauvrement défendue ? J'attache surtout de l'importance aux efforts qui semblent être faits pour nous détourner de l'œuvre du grand écrivain. Je viens de lire que « Gide est aujourd'hui établi dans le passé comme dans un transatlantique sur une plage abritée ». Et ce style me rappelle trop les aménités de Maurice Martin du Gard pour ne m'être pas aussitôt suspect. Je vois aussi accuser cet « égotisme » que l'on reproche aux seuls écrivains qui nous aient profondément enrichis, à ceux qui réellement nous ont été utiles. Et je crains bien qu'à travers Gide on n'atteigne tout un lot de choses excellentes dont la valeur absolue, même aux heures de crise, ne doit pas être oubliée.

L'ŒUVRE de Gide, lorsque nous l'avons découverte, autour de nos vingt ans, nous a séduits comme un appel : nous y goûtions la saveur de l'instant qui passe et la fraîcheur d'une découverte exquise de nous-mêmes : nous y appritions à connaître nos vraies richesses. Le détachement, l'ivresse de vivre, la curiosité de l'inconnu, une sorte de confiance allégre dans le destin, que de thèmes chantent encore dans nos mémoires ! A certaines heures, Gide nous aura nettoyés d'un insupportable fatras, il nous aura rafraîchi les sens et l'esprit, il nous aura dépouillés de tout ce qui n'est pas nous-mêmes, de ces fardeaux et de ces liens dont il

INTERVIEWS IMAGINAIRES

semble que la jeunesse s'entrave à plaisir.

Après, il y eut les propos des gens graves, les querelles idéologiques et austères, les sursauts de Gide. Ces derniers ont bien mal servi leur maître. Autour de 1930 se développait une école contre laquelle il était impossible de ne pas réagir : école de la petitesse, de l'impuissance appliquée, de la demi-mesure ; la fadeur dans les mauvais sentiments, de la glace sur du néant, Saint-Sulpice rue de Beaune. C'était le temps où Gide lui-même publiait *Robert*, œuvre médiocre, et se plaisait à prêter le flanc aux attaques. Ah ! si l'on en était là, vivent les ronds de jambe, les effets de voix, les grimaces du Connétable ! Notre irritation se comprenait. Et sans doute Gide n'était-il pas responsable de ses disciples, mais il ne se dégageait pas et, de loin, il apparaissait solitaire.

Aujourd'hui où tant de vanités se sont écroulées, avec tant de vies, les traits essentiels de chacun se dévoilent plus nettement, et seuls comptent les jugements lucides, dépouillés, serins. Sans qu'en somme Gide ait beaucoup ajouté à son œuvre, ni rien qui le caractérisât plus intimement, sa personnalité a pris plus d'importance et sa figure se dessine plus nettement. Le temps a travaillé pour lui. On a pu reprendre, pendant les années de loisir forcé, les volumes de critique, le *Journal*, les souvenirs. Gide sort du silence dont on l'envolopait singulièrement grand. Il fait reconnaître en lui l'intelligence la plus aiguë et la plus avertie de notre temps, et peut-être — avec sa complexité, ses souplesses, ses lieux qui nous déroutent — la plus rigoureuse.

Il lui a plu de se dérober sans cesse aux contraintes, mais c'était pour ne rien affirmer qui ne fût pas profondément issu de lui et qui pût altérer le moins du monde les aspects vivants d'une vérité humaine qui admet les contradictions. L'intégrité intellectuelle exige un certain dégageant, un peu de recul. L'œuvre de Gide est un merveilleux antidote contre la légèreté, la rapidité, l'éloquence et la pesanteur. Il est plus facile d'avoir des partis pris que des opinions. Celles que Gide avance semblent à l'épreuve de l'avenir. Sur le plan de l'intelligence, nous retrouvons aujourd'hui devant lui quelque chose qui ressemble à l'émotion que nous donnait son premier lyrisme. Sa personnalité, dégagée des débats accessoires, est devenue, pour nous, représentative d'une vertu supérieure : la liberté de l'esprit... Et c'est dans la mesure où Gide a entendu demeurer « un esprit non prévenu », où il a voulu constamment préserver une indépendance que l'intelligence conquiert sans cesse sur elle-même, qu'il représente aussi — et lui presque seul — la fleur suprême de notre culture, toute une part de la tradition française et universelle, celle qui, à tra-

vers le XVIII^e siècle, le relie à Montaigne.

TEL nous imaginons Gide dans l'absence, tel il nous apparaît dans les *Interviews imaginaires* (1) dont le m'exécuse de parler tard à mes lecteurs. Ces textes, publiés dans *Figaro* à la fin de 1941 et au début de 1942, apportèrent à beaucoup le réconfort d'un air soudainement allégé et plus limpide. « Ici comme partout, comme toujours, forcé est de jouer avec les cartes qu'on a. » Celles de Gide ce sont les allusions lointaines, les citations adroites, une feinte ignorance, le silence. L'objet du livre est exclusivement littéraire — littéraire avec obstination et impertinence. Mais tout ce que Gide écrivait alors il le subordonnait à l'avenir, le veut dire à l'espérance : « L'avenir de notre poésie reste suspendu à celui de la France. » Non moins clairement, Gide nous avertissait contre l'illusion : « Je crois tout possible et rien ne me paraît plus naïf que ce cri que j'entendis tant de fois pousser par ceux qui fuyaient en désordre devant l'invasion : cela ne s'était jamais vu. »

Il est fort malaisé de résumer les *Interviews imaginaires*. Ce sont des conversations capricieuses au cours desquelles Gide revient sur quelques idées qui lui sont chères ou se donne à des réflexions inspirées par l'actualité. La responsabilité des écrivains, le roman et ses diverses formes, la poésie française et l'inspiration directe, la métrique, la prosodie, la grammaire, Goethe, la jeune poésie : Gide aborde ces divers sujets devant un interlocuteur un peu naïf dont il joue avec complaisance. On trouvera là une défense de l'individualisme : « Gothe reste pour nous le plus parfait exemple d'un serviable individualisme... C'était un homme de devoir ; oui, de devoir envers soi-même. Son apparent et évident égoïsme s'y ramène, s'y soumet. Ceux qui lui ont reproché cet égoïsme me semblent avoir mal compris l'austère exigence ou le sain individualisme impu que parfois. » Ici Gide déplore la part excessive faite à l'amour dans notre littérature. Il s'attache plus loin à des questions de langage qui lui paraissent de haute importance : « Je tiens pour bon que les intellectuels s'en occupent, qu'ils continuent à s'en soucier, à travers les pires bouleversements et les plus tragiques désastres... N'était la curiosité, l'attente, l'espoir, il semblerait par instants que tout nous invite à quitter la vie. Mais on voudrait bien en mourant ne pas laisser derrière soi une langue par trop délabrée. »

Nous passons d'un éloge de Victor Hugo à celui de Lil Boel. Et Gide nous entretient tour à tour d'Aragon, d'Eluard, de l'anthologie poétique de Thierry Maulnier, d'Odilon Redon, de Flaubert et de Mallarmé

26

par Jacques de Laprade

dont il exalte la vie exemplaire. Sa démarche sinueuse nous conduit, comme pour le plaisir, de propos sur la diversité de la France où la nation pulse peut-être une part de sa force, à des confidences sur les restrictions : de Goethe, adroitement sollicité (*Oh, délivrance, ne tarde pas !*) à Tacite dont une phrase lui a remis pour un jour le cœur en place : « Nous aurions perdu la mémoire même avec la parole, s'il nous était aussi possible d'oublier que de nous taire. »

Dans les entretiens consacrés à la jeune poésie, Gide se révèle un conseiller sévère mais d'une clairvoyance exquise. Que de propos à recueillir ! « La poésie ne doit tendre, ou prétendre, qu'à la perfection. L'obscurité, le vrai poète ne doit pas plus la rechercher que la craindre. Ce qu'il doit craindre, c'est l'affectation... Il n'est pas de règle poétique qui ne soit plus ou moins artificielle : ce qui ne l'est point, ne doit point l'être, c'est le parti que le poète sait en tirer... Le point de perfection est atteint seulement lorsque la nouveauté de la forme répond exactement à la nouveauté intérieure. Car nous ne sommes que trop enclins, dans ce cas, à demeurer insensibles à la fois à l'une et à l'autre... » C'est dans les silencieuses que Gide met sa confiance. « Ceux sur qui nous pouvons compter le plus, je vous l'ai dit, ce sont ceux qui savent attendre, qui mûrissent en attendant. *Vires acquirit tacendo*, c'est aujourd'hui la meilleure devise. On commettrait une grave erreur, ce me semble, en jugeant la France, en jugeant sa valeur réelle et profonde, simplement par ce qui se manifeste d'elle aujourd'hui. » Une sorte de sagesse, une expérience raffinée, un bon sens supérieur sont comme le fil d'Ariane de ce livre.

GIDE se réfère souvent à Goethe dont on le sait, la pensée lui est familière. Je note ces mots : « Goethe n'enseigne pas l'héroïsme et nous avons besoin de héros. » Nous en avons besoin aujourd'hui autant qu'hier car un monde se construit. Mais dans le désordre de l'enfancement craignons de laisser s'effacer le souvenir de nos biens les plus précieux qui sont aussi la fin dernière de nos efforts. C'est l'homme qu'il s'agit de servir, c'est à lui qu'il faut rendre la conscience et la dignité. Ne perdons jamais de vue ce « respect de l'homme » dont nous parlait Saint-Exupéry dans son dernier message. Le plus beau titre d'un écrivain, c'est d'être un véritable témoin de l'homme. C'est le titre auquel Gide peut prétendre. Nous sentons une menace manifeste sur l'essentiel de notre culture si on travaillait à le rendre suspect aux nouvelles générations. Ce serait avouer qu'on préfère l'enrégimentement à la clairvoyance, les facilités de l'enthousiasme à la discipline de l'esprit, les vertus pratiques à cette honnêteté qui est la plus belle conquête de

l'homme sur lui-même. Il y a place pour tous dans une nation épurée et qui a retrouvé sa voie. A chacun sa tâche ! Le danger le plus immédiat est que l'union nécessaire se fragmente en servitudes de partis. Et je ne crains pas que les rares tenants de cet « individualisme serviable » dont parle Gide se débattent à leur devoir de labeur et de concorde. Mais il entre dans leur rôle de maintenir un héritage, de transmettre une culture qui ne refleurira peut-être qu'un peu plus tard. Ce serait mal servir la France de demain que de leur chercher de vaines querelles. (2)

(1). N. R. F.

(2) Cet article ayant été envoyé à l'imprimerie, je reçois *Attendu que...* publié par les éditions Châtelot. On y trouve les *intéressantes* imaginations complétées, la réponse à l'enquête sur la responsabilité des écrivains, un article sur la *Chronique* de Charbonne, les *Conseils à une jeune actrice* et l'*Introduction au théâtre de Goethe*. Ce dernier texte vaudrait à lui seul un assez long commentaire. Mais nous reviendrons à Goethe en parlant de *Charlotte à Weimar*, de Thomas Mann.